

MON COURS DE PHILOSOPHIE TOME V

Volume II : L'HISTOIRE, L'EXISTENCE, LA MORT

Faire de sa fin un projet :
une réflexion sur l'euthanasie

Jacques Ponnier



Jacques Ponnier

Mon cours de philosophie
- Tome V - Volume 2

© Jacques Ponnier, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2336-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Voici le deuxième volume du tome V de *Mon Cours de philosophie*. Le premier traitait du temps et de la matière.

On peut, évidemment, lire seulement ce volume, mais, si l'on pratique ainsi, on manquera la progression d'ensemble du parcours de ce tome V. Autant dire que ce cours sera défiguré car, j'y insiste souvent, une philosophie qui n'est pas en marche, qui n'avance pas, en dépassant des positions que son activité critique établit comme intenables, vers quelque chose qui se construit comme une vérité, ne mérite pas le nom de philosophie.

Cette remarque n'est pas anodine, puisqu'il s'agit d'un enseignement s'adressant avant tout à des jeunes : si vous présentez et pratiquez la philosophie, sur fond de scepticisme, comme une mise en question permanente et qui ne peut progresser ni aboutir à rien, vous courez le risque de les détruire au lieu de les aider à se construire. Evidemment, le devoir de vérité est de faire cela, si l'on est convaincu par le relativisme. Mais cette conviction ne va pas de soi, je l'ai mise en question tout au long du chemin des quatre premiers tomes et je n'ai rien trouvé qui oblige à y adhérer, bien au contraire. Ce cours de philosophie est donc un parcours qui avance et cherche constamment à construire après toutes les mises en doute nécessaires.

Donc, ce deuxième volume commence par déployer encore plus amplement la problématique du temps et de l'irréversible en menant un examen épistémologique de la science historique et en examinant, à cette aune, les philosophies de l'histoire. Puis il aborde le thème de l'existence, avec une lecture critique de Sartre et de Heidegger. La mort est, alors, à l'horizon de la réflexion.

Cette lecture nous conduit à un mouvement de bascule : ayant touché le fond, nous tentons, mes élèves et moi-même, de remonter vers la surface en posant la question de savoir quoi faire avec la vérité sur notre condition tragique. Et l'hypothèse est que nous pouvons penser, construire un univers symbolique qui ne soit pas un simple « récit » indifférent à la vérité, mais une synthèse entre la réalité en soi et les interprétations qui nous permettent sinon de la cacher, du moins de la voiler, pour parvenir à la vivre sans en être détruits.

Nous commençons par décrire en profondeur ce voilement : ayant écarté le procédé de Baudelaire, l'usage des stupéfiants, qui, manifestement, échoue (voir notre analyse de *La Chambre double*), nous tentons de trouver la densification

nécessaire du présent qui, ralentissant l'écoulement du fleuve d'Héraclite, nous procure un ersatz précieux de l'éternité, dans l'œuvre d'art, quand elle devient chef d'œuvre. Une analyse longue et méticuleuse des drames musicaux de Richard Wagner nous permet d'avancer beaucoup sur ce terrain.

Mais ces moments hors du commun que nous procure l'art, s'ils nous permettent d'attendre plus sereinement la fin, ne nous dispensent pas de la vivre. Et, comme l'affirmait Heidegger, mourir est la seule chose que personne ne puisse faire pour moi.

Il nous faut donc, enfin, sans différer davantage, affronter la question de la mort : d'abord en dénonçant le déni dont elle fait l'objet de la part des religions, de certains philosophes (Epicure, Sartre) et des sociétés postmodernes, et ensuite en tentant de la penser, sous les deux aspects : « penser à la mort » et « penser la mort ».

La penser est une entreprise difficile, s'il est vrai que la faucheuse est l'irruption d'un réel qui résiste à l'image et au concept, mais je n'adhère pas à la théorie mystique d'un Lacan, qui voudrait, au prix d'un contresens flagrant sur Freud, concevoir comme impossible toute approche de ce réel. Le fondateur de la psychanalyse, quant à lui, estimait que, certes, le réel n'est pas un fantasme, qu'il s'impose à nous dans la douleur et l'angoisse, mais que nous sommes capables de construire des concepts pour en concevoir au moins quelque chose (voir mon livre *L'Autre en question*).

Je me suis mis dans ses pas pour, donc, tenter, avec mes chers élèves, de penser la mort, prise en tant qu'emblème de ce réel. Le concept du « mourir », proposé par Louis-Vincent Thomas, nous a été précieux : délaissant l'instant du décès (qui, effectivement, Epicure a raison sur ce point, n'est « rien pour nous »), nous nous sommes concentrés sur *le moment qui sépare un être humain conscient de sa mort prochaine et cette mort elle-même*. C'est ce moment qui déploie le « processus du mourir », selon les stades qu'Elisabeth Kübler-Ross a cru pouvoir y déceler.

Les premiers (colère, dépression etc.) traduisent une révolte désespérée et c'est plein de sens. En effet, après analyse de la théorie d'un supposé désir de mourir (le « Thanatos » de Freud), puis de la problématique du suicide, il appert que la mort ne peut qu'être détestée, qu'elle représente, pour un être conscient qui pense son existence, un scandale insupportable.

Reste à construire le système de symboles qui peuvent nous permettre de voir arriver notre fin sans excès d'horreur ou de désespoir, afin de transformer ce que nous impose le destin en projet que notre liberté maîtrise : cela pourrait se dire comme « réussir sa mort », ou, plus modestement, obtenir de vivre une « bonne mort », une euthanasie, selon ce que les grecs anciens ont conçu sous ce terme.

C'est à partir de cette idée générale d'une mort transformée en projet ultime de vie (et là j'ai bien conscience de proposer une démarche analogue à celle des religions, mais qui refuse les facilités de la croyance ferme en un au-delà salvateur) que nous avons, pour finir, abordé la question plus précise de l'euthanasie prise au sens que nous lui donnons aujourd'hui.

Il a fallu, d'abord, discuter fermement avec ceux qui la condamnent *sans examen* (c'est la thèse de la sacralisation religieuse de la vie, propre à la foi aux chrétiens et aux écologistes radicaux) et aussi avec ceux qui la rejettent pour des raisons plus subtiles (argument de la « pente fatale », qui ferait dériver l'euthanasie vers l'eugénisme).

Une fois le terrain déblayé, il nous a été possible de poser clairement la question d'un droit à l'euthanasie. Dans quelle perspective l'aborder ? Devons-nous juger d'un acte en fonction de la qualité humaine de celui qui l'accomplit ? Ou bien seulement en fonction des conséquences objectives de cet acte ? Ou bien encore, pour finir, en scrutant l'intention qui l'anime et que nous mesurons à l'aune du devoir ? Et, du côté de celui qui va vers sa mort, devons-nous juger de son éventuelle demande d'euthanasie selon le critère hédoniste de l'absence de souffrance ou selon celui, éthique, de la sauvegarde de sa dignité ?

C'est ce concept de dignité qu'à défaut d'une réponse tranchée sur cette si grave question, nous conseillons de méditer. Nous avons commencé à le faire dans ce volume, à chacun qui nous aura suivi de poursuivre le chemin pour son compte.

PREMIERE PARTIE
LE DEVENIR ET L'HISTOIRE

Nous progressons : nous avons éliminé toutes les tentatives pour dénier le temps irréversible ou en méconnaître l'essence. Nous concluons de nos analyses qu'il n'existe pas de monde éternel à l'image de l'homme, qu'il est impossible de s'installer dans l'instant présent pour oublier le passé et l'avenir, et que la vérité du temps est qu'il est un flux linéaire irréversible. Le cycle, le retour éternel nous apparaît comme une fiction.

Toute pensée qui ne reconnaît pas ce caractère du temps, d'être linéaire et marqué par la perte, en méconnaît l'essence pour se rassurer. C'est la formule d'Héraclite qu'il faut sans cesse méditer : on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, ou même, comme le faisait valoir Jankélévitch à partir de la remarque d'un disciple, on ne s'y baigne même pas une fois car les eaux changeantes se renouvellent à chaque instant.

Mais attention ! Nous avons conquis une distinction de fond, celle entre *le temps* et *le devenir*. Nous sommes fiers de cette conquête, car peu ont compris cela et sont, de ce fait, tombé dans la confusion (volume 1).

Le temps est le cadre formel des phénomènes. Il est par essence irréversible, sinon il serait impossible de distinguer entre l'« avant » et l'« après », de penser la causalité etc.

Le « devenir » est le contenu qui prend place dans ce cadre, qui vient le remplir. C'est l'ensemble des choses qui sont et changent dans le temps.

Or, si le temps est par définition irréversible, il n'en est pas forcément de même pour le devenir, puisqu'il s'agit de la réalité, et que la réalité ne se déduit pas mais se constate (tome I). Savoir si le devenir est ou non irréversible nécessite donc un examen fondé sur l'observation et l'induction.

Nous avons mené à son terme une partie, fondamentale, de cet examen, et conclut que le devenir du monde physique est bel et bien irréversible, à cause du phénomène de l'entropie. La vie nous est apparue, d'abord, comme « néguentropique », mais un examen plus approfondi a révélé que cet aspect créateur de la vie n'était que régional, et que le vivant contribue finalement davantage à l'entropie générale qu'il ne la combat.

Voilà où nous en sommes. Ce résultat est déprimant, mais l'examen n'est pas terminé : si la nature est entropique, soumise à une dégradation irréversible, il

nous reste le monde de l'homme, notre monde ! On pourrait soutenir, en effet, que, certes, en tant qu'individu, nous devons disparaître et commençons chaque jour à le faire, mais que l'espèce humaine, elle, est quasi-immortelle. Cette idée pourrait nous consoler, car nous pouvons nous identifier à ces hommes qui nous succéderont. C'est le thème de l'éternité par la procréation de l'enfant, déjà envisagé par Platon dans *Le Banquet*, comme vous le savez (tome III). Seulement, les enfants sont eux aussi voués à la mort, et, pour conjurer l'idée de perte absolue, il faut *dépasser la sphère familiale et considérer l'humanité elle-même*.

Sauf que cette considération est abstraite, comme le faisait valoir Marx contre Feuerbach (tome IV). Mais il y a une réalité plus impersonnelle que moi-même, mais beaucoup plus concrète et charnelle que l'humanité prise en tant qu'idée. Comme le voulait Marx, nous pouvons peut-être remplacer l'humanité par *les hommes* (voir la *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, dans le tome IV de ce cours).

Les hommes, toujours selon Marx, existent au sein d'une société. Les « robinsonnades » sont des fictions. *Ce serait donc en me pensant comme membre d'une société que je pourrais tenter de rejouer la tragédie du temps et de la transformer en simple drame*. Je vous rappelle que le drame remplace la tragédie si la fin malheureuse n'est plus une certitude absolue mais devient une simple possibilité que l'on pourrait conjurer.

Or la considération des sociétés dans le temps, c'est l'histoire. Ce terme désignant ici le devenir concret de ces sociétés et non le récit que l'on peut en faire.

Voyons donc en quoi l'histoire des sociétés humaines pourrait invalider l'idée d'entropie. L'histoire est-elle du côté de la néguentropie, à l'image de la sélection naturelle des espèces, mais avec plus d'efficacité ?

Cette nouvelle recherche va nous imposer un long détour, avant de retrouver la question du temps en elle-même, mais nous avons l'habitude de garder tout en mémoire : cela ne nous fait pas peur.

INTRODUCTION

La question de l'histoire, donc.

Problématique

Je commence par mettre en place les questions et les problèmes, avant de considérer brièvement l'histoire de cette question de l'histoire.

L'histoire, récit et connaissance des événements

Que veut dire le mot « histoire » ?

– « La science des événements passés. »

– « Réponse très pertinente et intéressante, mais qui, évidemment, en ce début de réflexion où nous nous trouvons, aucun concept n'ayant encore été précisé, fait problème. »

Je commente, en commençant par le mot « science ».

Oui, aujourd'hui, pour nous, l'histoire est une science (une science humaine) qui s'enseigne dans les universités.

Mais cette évidence disparaît si on considère le passé du mot, si on fait, en quelque sorte, l'histoire de l'histoire. En grec, « *historein* » signifie *faire une enquête sur quelque chose*. Cela incline donc vers la science, mais il faut tout de suite nuancer : l'enquête dont il s'agit ne vise pas à dégager des lois générales,